

lui-faisant observer qu'un sauvage n'oublie jamais une injure. Il peut différer sa vengeance pendant bien des années, mais il est implacable, et à la première occasion il saura immoler sa victime. Comme la flamme incendiaire, le feu de sa haine peut couvrir longtemps sous la cendre, mais il n'éclate qu'avec plus d'intensité.

La jeune fille le conjura de se tenir sur ses gardes et lui dit qu'elle pressentait quelque grand malheur. Ses sinistres présages ne devaient, hélas! que s'accomplir trop tôt.

Quelques temps après, (1) Baby était parti pour un voyage de quelques jours, et sa fille aînée causait avec sa mère dans l'embrasure d'une fenêtre lorsqu'on entendit à la porte un bruit de pas précipités et un homme entra à la course tout effaré, tout couvert de sang. C'était le jeune officier.

Il avait le bras droit cassé et pendant.

—Vite! vite! s'écria-t-il, cachez-moi! je suis poursuivi par les sauvages.

—Montez au grenier, lui dit madame Baby, et ne bougez pas, autrement vous êtes mort.

Un moment après les sauvages entraient.

Avant qu'ils eussent proféré une parole, Madame Baby leur indiqua du doigt la rue voisine.

Et ils sortirent aussitôt, persuadés que le jeune homme s'était évadé par ce côté.

L'admirable sang-froid de madame Baby les avait complètement trompés. En effet, pas un muscle de son visage n'avait trahi son émotion.

Et, par bonheur, ils n'avaient pas eu le temps de remarquer la pâleur mortelle empreinte sur les traits de la jeune fille qui, le coude appuyé sur la fenêtre, la figure à demi cachée derrière les bouquets de fleurs, se sentait près de défaillir.

Il y eut alors un de ces mouvements d'inexprimable angoisse qui fait subitement monter au cœur le froid de la mort.

Madame Baby espérait bien que les sauvages, par crainte du Surintendant, n'oseraient pas s'introduire malgré elle dans la maison. Mais encore qui pouvait prévoir où s'arrêteraient ces barbares un fois alléchés par l'odeur du sang?

Elle avait l'espoir que, fatigués bientôt de leurs inutiles recherches, ils abandonneraient leur ennemi, ou que, du moins, s'ils persistaient à vouloir le découvrir, elle aurait le temps d'obtenir quelques secours pour les repousser, s'ils oseraient revenir sur leurs pas.

Faisant un signe à l'esclave qui travaillait au jardin, elle lui ordonna de courir en toute hâte avertir quelques hommes du danger qui les menaçait.

.....

L'on entendit bientôt des voix qui devinrent si distinctes qu'il fut impossible de se faire illusion.

—Les voilà! les voilà! s'écria tout à coup la jeune fille pâle comme la mort et se laissant glisser sur son siège près de la fenêtre.

En effet, on voyait ondoyer à travers les arbres les panaches de diverses couleurs que les sauvages ont coutume de porter sur le sommet de leur tête.

—Ne tremble donc pas ainsi, dit tout bas madame Baby à sa fille; tu vas nous trahir. Tourne-toi vers la fenêtre et prends garde que les sauvages ne s'aperçoivent de ton émotion.

Le courage et le sang-froid dans un moment critique est toujours admirable; mais chez une femme il est sublime.

Calme, impassible, sans même se lever de son siège, madame Baby continua tranquillement son ouvrage.

L'œil le plus exercé n'aurait pu distinguer la moindre trace d'émotion, la moindre agitation fibrile sur cette fière et mâle physionomie. C'est que dans cette poitrine de femme battait le cœur d'une héroïne. Elle attendit ainsi l'arrivée des sauvages.

—Dis-nous où tu as caché le guerrier blanc, s'écria en entrant le premier qui pénétra dans l'appartement.

C'était le Potowatomis que le jeune officier avait eu l'imprudence de provoquer.

Encore tout haletant de la course qu'il venait de faire, sa figure était toute ruisselante de sueur.

Sur ses sourcils froncés, dans ses regards fauves et menaçants, sur tous ses traits que faisait trembler une agitation fiévreuse, on lisait la rage et l'exaspération du désappointement.

—Camarade, répondit madame Baby d'un ton sévère, tu connais le Surintendant. Si tu as le malheur de te mal comporter dans sa maison, tu sais à qui tu auras affaire.

Le sauvage parut hésiter un moment, et d'une voix qu'il feignit d'adoucir:

—Ma sœur sait bien que le Potowatomis aime la paix et qu'il n'attaque jamais le premier. Le guerrier blanc a marché contre le Potowatomis sur le sentier de la guerre, autrement le Potowatomis ne le poursuivrait pas.

—Je n'ai point caché le guerrier blanc, reprit madame Baby; c'est inutile pour toi de le chercher ici. Hâte-toi de courir après, si tu ne veux pas qu'il t'échappe.

Le Potowatomis ne répondit pas; mais regardant avec un sourire madame Baby, il indiqua du doigt une petite tache sur le plancher que tout autre qu'un sauvage n'eût jamais remarquée. Mais l'œil subtil de l'Indien venait de découvrir la trace de son ennemi. C'était une goutte de sang que madame Baby avait eu cependant la précaution d'essuyer soigneusement.

—Ma sœur dit vrai, reprit le sauvage d'un ton d'ironie, le guerrier blanc n'est point passé par ici. Cette tache de sang, c'est elle qui l'a jetée là pour faire accroire au sauvage qu'elle avait caché le guerrier blanc.

Puis reprenant un ton plus sérieux.

—Que ma sœur nous indique seulement où il est et nous nous retirerons aussitôt. Ma sœur sait bien que le Potowatomis ne veut pas faire de mal au guerrier blanc; le Potowatomis veut seulement le faire pris.....

Il s'arrêta, inclina un peu la tête pour regarder par une fenêtre ouverte à l'extrémité de la chambre et, poussant un cri rauque et guttural, il bondit à l'autre bout de l'appartement et s'élança par la fenêtre ouverte dans le jardin. Ses féroces compagnons le suivirent en hurlant, comme une troupe de démons.

Avant d'avoir rien vu, Madame Baby avait tous compris.

Le jeune officier, en entendant de nouveau les sauvages, s'était cru perdu, et avait eu l'imprudence de sauter par une des fenêtres dans le jardin. Il se dirigeait vers une fontaine couverte, creusée au milieu du parterre, pour s'y cacher, quand les sauvages l'aperçurent.....

En deux bonds ils l'eurent rejoint, et l'un d'eux lui asséna un coup de poing terrible et le renversa. Il tomba sur son bras cassé et la douleur lui fit pousser un long gémissement. Ils se saisirent de lui et lui lièrent les mains et les pieds.

Pauvre jeune homme! quelle résistance pouvait-il opposer à

.....

1 Le récit étonnant qui suit sur la fin tragique du jeune officier est emprunté textuellement aux *Légendes Canadiennes* de l'abbé Casgrain.

ses ennemis,—le bras cassé, affaibli par la perte de son sang et désarmé. Il appela du secours avec des plaintes lamentables. Et les échos du jardin, répétant ses gémissements, redoublaient encore l'horreur de cette scène.

Mademoiselle Baby, folle de terreur, se précipita aux pieds de sa mère, se cachant le visage sur ses genoux, et se bouchant les oreilles de ses mains, afin de ne voir ni d'entendre cette épouvantable tragédie.

Pendant que les autres sauvages étreignaient leur victime, le Potowatomis saisit son couteau, et se mit à l'aiguiser tranquillement sur un caillou. Sa figure ne trahissait alors aucune émotion, pas même l'horrible plaisir de la vengeance qui faisait palpiter son cœur d'une infernale joie.

—Mon frère le guerrier blanc, dit-il en continuant d'aiguiser son couteau avec insouciance, sait bien qu'il peut insulter impunément le Potowatomis, car le Potowatomis est un lâche qui aime mieux fuir que d'attaquer son ennemi.....

—Mon frère veut-il maintenant faire la paix avec son ami le Potowatomis? Il peut parler et poser les conditions, car il est libre.....

Puis, reprenant tout à coup son air féroce, il se redressa et xant son œil enflammé sur le jeune officier:

—Mon frère le guerrier blanc, s'écria-t-il, peut maintenant entonner sa chanson de mort, car il va mourir.

Et brandissant son couteau, il le lui enfonça dans la gorge, pendant qu'un autre de ces monstres à face humaine recevait le sang dans une petite chaudière. Deux ou trois autres sauvages piétinaient sur le cadavre, avec des contorsions et des cris d'enfer.

Les râlements d'agonie de la malheureuse victime, mêlés à ces hurlements, parvenaient aux oreilles de la jeune fille qu'un tremblement convulsif faisait à chaque fois tressaillir. Enfin ces cris et ces hurlements cessèrent. La victime était immolée.

Reposant alors du pied le cadavre inerte, le Potowatomis, suivi de ses compagnons, se dirigea de nouveau vers la maison.

—Ah! tu n'as pas voulu nous dire où était ton ami le guerrier blanc, s'écria le Potowatomis en entrant. Eh bien! maintenant, puisque tu l'aimes tant, tu vas boire de son sang.

Madame Baby, pâle comme une statue de marbre se redressa fièrement:

—Vous pouvez me tuer, s'écria-t-elle, mais vous ne m'en ferez jamais boire.

La jeune fille évanouie était étendue à terre à ses pieds.

Ils se saisirent alors de Madame Baby et essayèrent de lui ouvrir la bouche; mais ne pouvant réussir, ils lui barbouillèrent le visage de sang et l'abandonnèrent dans cet état.

Baby fit ériger une modeste croix à l'endroit où fut massacré l'infortuné jeune homme et, chaque soir, toute la famille venait réciter au pied de cet humble monument une prière en son souvenir.

On sait que les sauvages sont fort adonnés au vol, et, quelque temps après, l'assassin du jeune officier trouva sa mort d'une manière terrible en voulant pénétrer par le soupirail de la maison de Baby, pour y dérober quelque objet.

Au moment où il allait mettre à exécution son coupable dessein, un serpent à sonnettes réfugié dans cette sombre voûte s'élança sur l'intrus et parvint à l'atteindre de sa morsure. Le venin mortel produisit son effet et l'indien expira au milieu d'incroyables souffrances. On trouva son cadavre peu de jours après.

La Providence elle-même, dit l'abbé Casgrain, avait pris le soin de venger l'assassinat du jeune officier.

## VII.

Lord Dorchester nomma Baby juge à Détroit en 1788, afin de reconnaître les services qu'il rendit à la cause anglaise durant l'insurrection des sauvages sous le commandement de Pontiac.

Baby se trouva dans une position difficile lors de l'insurrection américaine en 1775. On lui fit mille promesses alléchantes pour le gagner à la cause des insurgés. Mais rien ne put faire fléchir sa loyauté à la couronne britannique. Ni les séductions, ni les mauvais traitements qu'on lui fit subir, ne purent modifier ses opinions. Il resta inflexible. L'ennemi se vengea en confisquant les belles propriétés qu'il avait à Détroit.

Baby s'éteignit plusieurs années après ces événements, vers le 2 août 1789, à Sandwich, laissant une mémoire intacte et un nom respecté de tous. Onze enfants, dont sept garçons et quatre filles, déplorèrent amèrement sa perte et surent marcher sur ses traces.

Madame Baby, une femme distinguée sous tous rapports, veilla avec un soin scrupuleux à leur éducation et ne négligea rien pour les rendre dignes de la position qu'ils étaient appelés, de droit, à remplir dans le monde.

Dans ses intéressants *Mémoires*, le regretté M. de Gaspé, en nous parlant de Volney et de ses œuvres qui lui ont valu l'*Indez*, raconte une anecdote qui concerne à la fois ce philosophe français et Madame Baby et où le fameux auteur des *Ruines* ne joue pas le plus beau rôle. C'est en 1795 que Volney fit le voyage sur le continent, qui nous a valu le *Tableau du climat en Amérique*.

«Vous savez», dit M. de Gaspé, que nous allons citer textuellement, «que Volney a visité notre hémisphère; il a même fait un petit voyage sur le lac Érié, dans le même vaisseau dans lequel Madame Dupéron Baby, du Détroit et grand-mère de ma femme, avait pris passage. Je suis fâché de dire que cette sainte femme ne goûta guère la société du philosophe français, car quoiqu'il n'eût pas publié les *Ruines* à cette époque, il n'en cherchait pas moins, par ses dérisions, à détruire la foi de ses compagnons de voyage. Il lançait à tous propos, force sarcasmes contre la religion catholique et contre les cultes chrétiens.

«Il s'approcha de Madame Baby, occupée à une lecture spirituelle, et lui offrit, sans façon, un livre qu'il tira de sa poche, en lui disant que cet ouvrage l'amuserait beaucoup plus que celui qu'elle lisait.

«—Je ne lis pas ce livre pour m'amuser, dit cette dame, mais je prie Dieu qu'il nous préserve de tous dangers pendant cette navigation souvent dangereuse.

«—Vous craignez, sans doute, la mort, répliqua Volney en ricanant, cette crainte est très naturelle à votre sexe.

«Il s'éleva pendant la nuit une furieuse tempête, une de ces tempêtes que les marins les plus intrépides redoutent plus sur nos lacs que sur l'océan même, les lames étant beaucoup plus courtes. Madame Baby se mit tranquillement à réciter son chapelet, tandis que le citoyen Volney montrait une frayeur que beaucoup de personnes partageaient, sans néanmoins en donner des signes aussi manifestes.

«Ce ne fut qu'après vingt-quatre heures que la tempête en se calmant répandit la joie parmi l'équipage et les passagers, ainsi que le calme dans l'âme du philosophe. Quand Madame Baby vit Volney revenu de sa frayeur elle lui dit:

«Je suis surprise qu'un grand philosophe comme vous ayez montré plus de crainte de la mort que la femme chrétienne dont vous vous êtes raillé.

«Comme un philosophe est toujours en fonds de réplique, Volney lui dit avec emphase:

«—Je ne crains pas la mort pour moi personnellement; mais j'ai une grande mission à remplir: celle de répandre la lumière parmi les aveugles humains! une fois cette tâche accomplie je serai prêt à entrer dans le néant.

«Cette scène m'a été souvent racontée par Mme Baby, elle-même, et par un de ses fils, passager dans le même vaisseau, feu l'honorable Jacques Dupéron Baby, père de Mme Eliza Anne Baby, veuve de feu l'honorable Charles E. Casgrain (1)»

## VII.

Madame Baby partit de Détroit en 1796 avec plusieurs de ses enfants pour aller résider à Québec. Son fils aîné, Jacques Dupéron Baby, demeura dans cette ville pour «gérer le commerce et les terres, moulins et autres affaires», ainsi qu'il est dit dans l'inventaire des biens. Madame Baby mourut à Québec, en 1813, à un âge avancé, laissant le souvenir de toutes les vertus qui font la femme forte.

Ses enfants eurent tous des positions enviables. «Les demoiselles», lisons-nous dans l'*Histoire des Grandes Familles*, firent des mariages avantageux. L'une épousa M. Caldwell, une autre a été l'épouse de M. Allison, et a été belle-mère de M. P. de Gaspé. Des deux autres, l'une fit alliance avec M. Ross-Lewin; l'autre contracta alliance avec M. Bellingham, devenu depuis Lord Bellingham.

«Pendant que les demoiselles Baby formaient ces unions dans le monde, leurs frères se faisaient un nom à l'armée. Daniel, après s'être signalé en Espagne, sous Wellington, en qualité de lieutenant dans le 24<sup>ème</sup> régiment d'infanterie, acheva de se couvrir de gloire au siège de Badajoz. Plus heureux que les deux de Salaberry, ses compatriotes qui y trouvèrent la mort, il en revint sain et sauf, et parvint quelque temps après au grade de lieutenant-général. Il est mort tout récemment à Londres, après avoir eu le plaisir de recevoir la visite de son cousin, l'honorable François Baby. Antoine, ayant pris du service, passa aux Indes où sa bravoure lui mérita le grade de Major dans son régiment. Ayant alors épousé une demoiselle d'origine française, il quitta le service et vint se fixer à Tours, où on le voyait encore en 1860. Louis suivit également ses frères aux Indes. C'est là qu'il fut promu au grade de capitaine dans le 24<sup>ème</sup> régiment d'infanterie. Il en remplissait les fonctions, lorsqu'il trouva la mort en combattant à la tête de ses troupes. Pierre, un autre de leurs frères, embrassa la carrière médicale. Comme il possédait de rares talents, on l'envoya à Edimbourg, en Ecosse, suivre les cours de médecine en cette ville. De retour dans son pays, le jeune docteur se fixa dans le Haut-Canada, où il s'allia à une famille d'origine écossaise.»

Francis Parkman signale dans son ouvrage: *The Conspiracy of Pontiac*, un autre de ses fils, François Baby, qui lui a fourni plusieurs renseignements précieux pour son histoire du siège de Détroit, et qui demeura à Windsor, Ontario, tout près de l'emplacement occupé par la maison paternelle. François Baby était colonel dans la milice haut-canadienne et lorsque les Américains commandés par le général Hull s'emparèrent de Détroit, le 12 juillet 1812, ils traversèrent la rivière et allèrent camper sur la ferme. Le général Hull prit possession de sa magnifique maison en brique, alors en voie de construction, et il s'en servit pour le quartier général ainsi que pour ses principaux officiers. On peut voir une gravure représentant ce bel édifice dans l'ouvrage de Benson J. Lassing: *The pictorial field-book of the war of 1812*.

Mais le plus remarquable des enfants de Baby était l'aîné, Jacques Dupéron. Né en 1762 à Détroit, il fit ses études au Séminaire de Québec avec un succès peu ordinaire. Il termina son éducation en 1783, et son digne père lui fit faire un voyage en Europe avant de s'adonner au commerce des pelleteries. Il sut tirer amplement profit de cette promenade dans le vieux monde.

Lors de la création de la Province du Haut-Canada, il avait déjà su assez se concilier les faveurs de l'opinion publique pour être nommé Conseiller Exécutif et Législatif. Il occupa durant le reste de sa vie cette honorable et importante fonction à laquelle il fit honneur par ses talents distingués et son intégrité.

Il sut se rendre utile à la défense du pays lors de la guerre de 1812 et on lui confia le commandement des milices de l'ouest du Haut-Canada. La population de cette Province conserva toujours un souvenir vivace des services signalés qu'il lui rendit à cette époque critique de son histoire. Le gouvernement l'en récompensa en le nommant à la charge d'Inspecteur-Général qu'il occupa durant dix-sept ans, à la satisfaction du pays.

Bref, comme citoyen et comme homme public, il sut toujours rester fidèle aux nobles traditions de famille qui lui avaient été léguées.

Lorsqu'il s'éteignit, le 19 février 1833, à l'âge avancé de 71 ans, des regrets universels se firent entendre dans tout le Haut-Canada. Le Dr. Strachan, évêque anglican, un homme remarquable qui avait été son ami intime, a cru devoir se faire l'écho de toute la population en retraçant son éloge dans une esquisse biographique qui met en relief les qualités de l'Hon. Jacques Dupéron Baby et démontre combien il jouissait d'une considération générale.

Jacques Baby laissa plusieurs enfants, et l'une de ses filles, Mlle Eliza Anne Baby, épousa l'Hon. Charles E. Casgrain, père de M. l'abbé H. R. Casgrain, l'une de nos meilleures plumes canadiennes.

JOSEPH TASSÉ.

1. *Mémoires* par Philippe A. de Gaspé, Pages 312 et 313.

QUESTION.—Quelle différence y a-t-il entre l'*Opinion Publique* et l'*Opinion du Public*, demandait M. X. à Madame G.... La voici répondit la Dame: L'*Opinion Publique* est un magnifique journal illustré qui fait honneur à ses Propriétaires et Rédacteurs et l'*Opinion du Public* est que les plus élégantes fourrures de toutes espèces pour dames, messieurs et enfants se vendent à bien meilleur marché chez F. X. Dubuc que partout ailleurs. C'est au coin des rues Wolfe et Ste. Catherine.

L'ANÉMIE, ou la corruption du sang est une maladie que l'on reconnaît à l'extrême pâleur ou à l'apparence jaunâtre de la peau, des lèvres, des ongles. Les personnes ainsi affligées ont continuellement la Dyspepsie, et sont sujettes à l'hystérie, consomption, maladie du cœur, convulsions, etc., à raison de ce que la matière pour la nutrition des nerfs se retire du sang. Comme le sirop composé d'Hypophosphite de Fellows supplée à ce qui constitue la partie saine du sang et lui donne de la vitalité, les personnes faisant usage de ce sirop peuvent éviter ces maladies.